

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

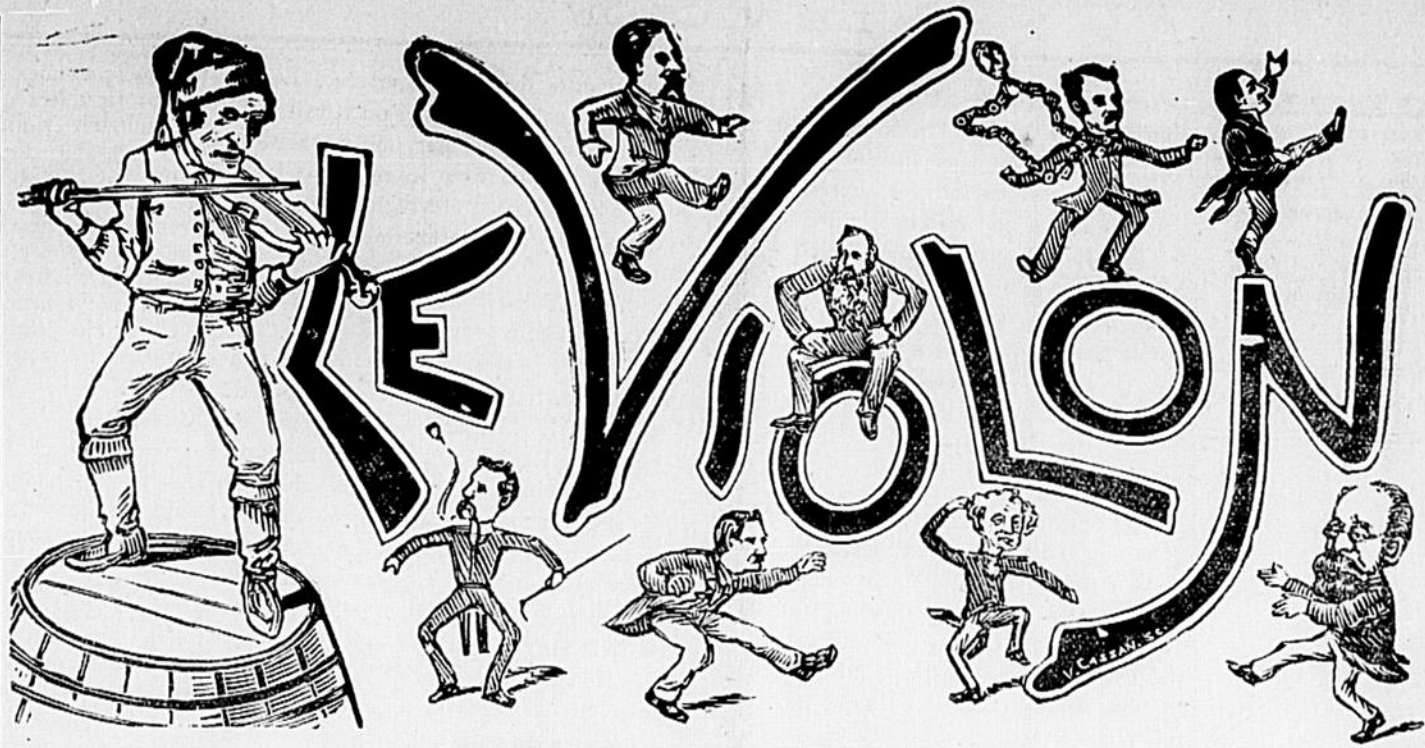
PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents
Autre " 6 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 12 NOVEMBRE 1887

No 78

F. S. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



APRES LA CONFERENCE

SIR JOHN—Vous pouvez me jouer autant de "tunes" que vous voudrez, mes bons amis, mais je vous avertis que je ne paierai rien. Je n'aime pas votre musique.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1887



Question à "La Patrie."

La Patrie qui dans son numéro de samedi dernier se montre si chatouilleuse sur le point d'honneur et qui accuse le rédacteur du Violon d'avoir mangé à toutes les crèches, etc., peut-elle nous dire le nom de l'individu qui a pris la poudre d'escampette de Berthier, il y a une quinzaine d'années, dans des circonstances sucepissémastiques ? Nous attendons sa réponse.

Ça doit être bien drôle, car lorsque le Monde a posé la même question à la feuille rouge, elle a désavoué les personnalités injurieuses qu'elle avait publiées contre le gérant du journal de la rue Notre-Dame.

A bon entendeur salut !

La tour prend garde.

Il ne fait pas bon pour les troubadours et menestrels de se promener en face de la tour de l'Etenlard lorsqu'ils ne chantent pas les louanges du haut et puissant chef des Castors.

L'autre jour, le rédacteur du Violon se promenait sur la rue St. Jacques, lorsqu'il entendit dans l'air des voix qui parlaient de la tour. C'étaient des invocations au Dieu des Armées : Sabaoth ! Sabaoth ! Sabaoth !

Une minute plus tard, deux familiers du saint office firent irruption sur la rue et s'avancèrent vers lui, la figure illuminée par de saintes colères.

Ils essayèrent ensuite à coup de poing et à coups de riflards de chasser le malin esprit qui était logé dans le corps de leur ennemi. Après cet exploit, ils remontèrent dans la tour. C'était l'heure de la prière et on y chanta un Te Deum.

Le Violon a été obligé de traduire ses agresseurs devant la justice en se disant :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

L'UNION COMMERCIALE

En septembre 1878, l'hon. M. MacKenzie et ses compagnons parcouraient les campagnes du Canada, exhibant un gros éléphant rouge appelé Libre Echange. Malheureusement il arriva un accident à leur bête qui a eu les reins cassés et la trompe écrasée. Il n'est resté que la peau du défunt que ses amis ont précieusement conservée. Aujourd'hui, les hon. MM. Blake et Laurier ont l'idée de faire servir cette peau à une nouvelle campagne qui sera aussi désastreuse que celle de 1878.

Si les os de la bête n'avaient pas été broyés lors de l'accident, ils auraient servi à son empaillement. La carcasse raccommodée de l'ancien Jumbo de Mackenzie ferait triste figure devant le peuple, aussi a-t-on renoncé à l'idée de l'exhiber. Avec

la peau badigeonnée par Laurier on espère s'attirer une recette, mais nous est avis que ce sera un immense fiasco.

Une de nos caricatures représente les deux compères en train de rendre la peau de feu Jumbo présentable à l'électorat. Mais comme le disent les Anglais : *It is too thin. It cannot wash.* Elle est trop mince et elle ne résisterait pas à une lessive.

Une lettre de l'autre Monde.

Mon cher Violon,

J'ai profité de novembre, le mois des morts, pour aller faire visite aux illustres députés du Canada, et particulièrement aux patriotes de 1837-38 à l'occasion du cinquantenaire de la rébellion. Comment je suis parvenu à voir ces messieurs, par quelle suite d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres ai je réussi à pénétrer dans un séjour dont l'accès est défendu aux mortels, il m'est impossible de vous le dire, car j'ai juré d'être là-dessus aussi muet que la tombe.

Lorsque je me suis approché du premier groupe de Canadiens-français, j'ai entendu une discussion entre Riel et sir George Cartier. Ce dernier prétendait que la révolte du Nord-Ouest en 1885 n'avait aucune similitude avec celle des patriotes en 1837. Les insurgés de la rivière Chambly, de St Eustache et de St Benoit étaient morts victimes de leurs convictions patriotiques. Ils avaient versé leur sang sur les champs de bataille pour la plus noble des causes, et les martyrs qui périrent sur l'échafaud saluaient l'aurore du jour des libertés constitutionnelles. La discussion entre les deux morts s'arrêta subitement à mon arrivée.

—Tiens, me dit Riel, un correspondant de journal qui vient nous faire visite !

—Bon, dit Cartier, nous allons avoir des nouvelles fraîches du Canada. Je serais curieux de savoir ce qui s'y est passé depuis ma mort. Racontez-nous un peu ça.

—Quelques mois après votre enterrement votre ami, sir John, s'est trouvé dans un pèlerin à propos du Pacifique et MacKenzie et ses amis sont grimpés au pouvoir.

—Y sont-ils restés longtemps ?

—Cinq années seulement ; le temps pour lequel ils avaient été élus.

—Qu'est-ce qu'ils ont donc fait pour dégringoler de la sorte ?

—Qu'est-ce qu'ils ont fait ? En arrivant au pouvoir ils ont adopté le système du libre échange avec les Etats-Unis. La conséquence a été que bientôt les trois quarts de nos manufactures ont été obligées de fermer leurs portes, l'argent a manqué partout, les récoltes ont été mauvaises et les ouvriers ont été forcés de chômer. La misère était tellement pitoyable à Montréal, à Québec et dans toutes les grandes villes manufacturières, que la charité publique a été obligée pendant deux hivers d'ouvrir des maisons où l'on donnait du pain, de la soupe et de la viande à la population affamée. Vous comprenez bien que ce régime n'a pas pu durer bien longtemps.

A la première élection générale qui a eu lieu, le 15 septembre 1878, les Rouges, cause de la misère publique, furent balayés dans presque tous les comtés, sir John remonta au pouvoir et il y est resté depuis. Ça fait dix ans déjà et le 22 février dernier il a signé un bail avec le peuple pour garder sa maison à Ottawa pour au moins cinq ans.

Cartier.—Bon ! cela ne m'étonne nullement. Je reconnais bien là mon ami Sir John. Tant qu'il sera à la tête de son parti, ce dernier ne courra aucun danger.

Riel.—Et après ma mort qu'est-il arrivé dans le Nord-Ouest et dans la province de Québec.

Ladébauche.—Dame, vous autres par là-bas, vous avez voulu danser un peu plus vite que le violon. Le malheur c'est que vous avez aussi voulu faire danser les autres. Aujourd'hui tout est tranquille dans le Nord-Ouest et personne ne s'y plaint.

Riel.—Les Canadiens ont-ils fait du tapage après ma mort ?

Ladébauche.—Beaucoup, mais ça n'a pas duré bien longtemps. Ils ont brûlé des ministres en effigie et ils ont chanté la *Marseillaise* dans les rues, mais il n'y a pas

eu une goutte de sang de versée. Les esprits se sont calmés parce qu'on voyait qu'il n'y avait rien à gagner par une révolution. Bien plus que ça tous les ministres canadiens de Sir John ont été réélus dans leurs divisions. Il y a eu un feu de paille et pas autre chose.

Cartier.—Y a-t-il eu des changements dans la législature provinciale ?

Ladébauche.—Des changements, je penserais ! Immédiatement après la mort de Monsieur, M. Mercier s'est emparé de la corde de Régina et l'a promenée dans toute la province. Les Castors se sont réunis aux Rouges et se sont appelés Nationaux, exprès pour s'emparer du pouvoir à Québec. Ils ont réussi à battre les conservateurs, mais je ne crois pas que leur triomphe soit de longue durée à cause du mépris que les Rouges ont pour les Castors et de la haine de ces derniers contre leurs alliés.

Cartier.—Aujourd'hui que font-ils à Québec ?

Ladébauche.—Il vient de se tenir une conférence des provinces dont le but est de causer, s'il est possible, des embêtements à Sir John en poussant le peuple à repousser sa politique de protection. Si vous aviez vu comme c'est drôle une conférence inter-provinciale. C'est une suite de fêtes sans interruption ; on danse, on mange, on boit aux dépens de la province de Québec pendant huit jours pour passer une douzaine de résolutions dont le gouvernement d'Ottawa se fiche comme de l'homme dans la lune, pour la bonne raison que ces messieurs s'occupaient d'affaires qui ne les regardaient pas. C'est bien simple, si la constitution du Canada doit être changée, ce n'est pas par les législatures locales, c'est l'A B C de la politique. Bref, le gouvernement de Québec dans toutes les questions qui l'occupent, paraît considérer d'abord si c'est une affaire au bout de laquelle il y aura quelque chose à boire ou à manger pour les amis. C'est l'arrivée de M. Mercier à Québec, à Montréal, son départ, un banquet politique, une démonstration dans la campagne, une visite à un chemin de fer ou l'inspection d'un établissement public. Chacune de ces démonstrations doit être mouillée, c'est la condition première. Je vous garantis que nos ministres se la coulent douce.

Cartier.—Il y a si longtemps que les Rouges jettent, ils devaient avoir la fable basse en arrivant à Québec. Ils disent probablement : après nous le déluge.

Ladébauche.—Nous avons un nouveau gouverneur à Spencer Wood, le juge Angers.

Cartier.—Le juge Angers est justement l'homme qu'il faut pour tenir ses conseillers dans les limites de la raison.

Ladébauche.—Vous l'avez dit, Monsieur Cartier. C'est une nomination qui n'a pas été du goût de M. Mercier. Pendant quelque temps il avait cru que ce serait M. Starnes, mais bernique, ça n'a pas fait. Un gouverneur apprivoisé n'est pas l'homme qu'il faut aujourd'hui à Spencer Wood.

Notre conversation fut interrompue ici par la cloche du soir qui annonçait l'heure de rentrer au dortoir.

Je quittai mes compagnons pour revenir sur la terre écrire mon rapport au VIOLON.

Tout à vous,

LADÉBAUCHE.

Les chansons militaires de la France

C'est un aphorisme, dont personne ne constate la valeur, qu'une armée triste serait une triste armée. Heureusement, la nôtre n'est point triste, elle garde ses qualités d'entrain et de belle humeur en toute occasion, et il suffit, pour s'en rendre compte, d'assister au passage de nos troupes, même après les manœuvres les plus fatigantes.

Il faut le dire bien haut, qu'il n'y a pas, en Europe, de soldats qui aient autant de ressort que les nôtres, qui soient capables de chanter encore, en revenant à l'étape, après des exercices écrasants, après des fatigues inouïes.

Voici précisément qu'un de nos officiers, qui cache sa personnalité sous le nom de "Major de Serrepoint," s'est amusé à no-

ter quelques-unes des chansons de route de nos troupiers que, jadis, on avait imprudemment voulu proscrire, comme s'il était possible de comprendre le soldat français, en marche, sans un refrain aux lèvres !

Chaque corps a ses chansons particulières qui sonnent joyeusement son ralliement, depuis les fringants saint-cyriens jusqu'aux modestes "infirmiers."

Ces "chants et chansons militaires de la France" forment un héritage qui n'est pas à dédaigner ; c'est tout un passé de vaillance qui est évoqué là !

Ah ! la sinistre chose que serait une armée où l'on ne chanterait point ! mais nous aurons toujours, grâce au ciel, des boute-entrain qui sauront improviser, crânement, de réconfortants couplets !

Nous avons parlé de Saint-Cyriens. Ils ont fait leur apprentissage du métier militaire autour d'un vieux refrain, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui consiste en ces vers primitifs, scandés sur un air entraînant :

Vivent les officiers
Les officiers de France,
Au pantalon garance !
Vivent les officiers
Gradés et fusilliers !

De même, les "polytechniciens" ont leur chanson particulière, où revient ce refrain : "C'est l'Ecole polytechnique, ton ton ton taine, qu'est auprès du Panthéon !" Mais voici, maintenant, après les Ecoles, les régiments.

Les cuirassiers, les "gros frères", comme on les appelle, entonnent triomphalement ce chant composé par eux ;

Voici nos beaux cuirassiers,
Reluisant sous leurs aciers !
Ils ne sont vraiment pas mal
A cheval, à cheval !

L'artilleur aime ses canons, et le proclame bien haut en de fantaisistes couplets, qu'il redit, sans se lasser, en allant à la manœuvre.

Les sapeurs du génie ne se laissent pas damer le pion par les artilleurs, et leur répondent par ce refrain joyeux :

Le sapeur dans sa forteresse
Est l'homme du gouvernement.
Il y savoure avec ivresse
Les plaisirs du casernement,
Attention, s'il vous fait des mines :
Méfiez-vous de ses contre-mines !

Ils se laissent appeler en riant des "cavaliers de tranchée" et tiennent à prouver que le "corps savant" auquel ils appartiennent ne manque pas, plus que les autres, d'entrain et de gaieté.

Les chasseurs à pied, en dehors du refrain des "vitriers", qui est légendaire, en dehors de leur chant grave de la *Sidi-Brahim*, qui rappelle le plus beau fait d'armes de leurs bataillons, ont une chanson plus intime, rappelant leurs combats d'Afrique :

Élégant chasseur,
Monte avec ardeur
Au haut de la montagne !
Le Bédouin est là
Il t'ajustera,
Mais il te ratera.

Les chasseurs ne le "rateront", lui, et ils sauront le poursuivre partout où il faudra. Et les turcos aussi ont leur refrain.

Ce couplet baroque, tous le savent, même ceux qui ne parlent pas français !

Gentil turco,
Quand autour de la boule
Comme un serpent s'enroule
Le calicot
Qui te sert de shako,
Madame Moko
Vient t'offrir illico
Son cœur et son tricot.
Voilà l'turco !
Voilà l'turco
Bono !

Ces chansons ont plus d'importance qu'on ne croit ; elles entretiennent l'esprit de corps, qui fait accomplir des prodiges.

Qui ne sait, au temps où il y avait une grande variété d'uniformes dans notre armée, ce qu'on obtenait des troupes par l'émulation, en les opposant à tel ou tel régiment, ayant des attributs distinctifs différents ?

C'est souvent en entonnant le refrain de l'arme qu'un colonel a enlevé ses hommes, leur a réchauffé le cœur et leur a fait culbuter l'ennemi !

Quoique nous ne soyons encore qu'en octobre, Bébé songe déjà à la Noël.

—Je sais ce que je demanderai au petit Jésus, dit-il à sa maman.

—Et qu'est-ce que tu lui demanderas, mon chéri ?

—Un casque tout en or.

—Mais le petit Jésus ne pourra mettre un casque dans ton petit soulier ?

Bébé, après avoir réfléchi :

—Alors il mettra le soulier dans le casque.

COUPS D'ARCHET

Entre enfants :
 — Mon père est malade au lit depuis une semaine.
 — Ça n'est rien, mon père à moi est au lit depuis quinze jours.
 — Mon père a un panaris au doigt gros comme un dé.
 (Une pause).
 — Ça n'est rien, mon père à moi a sur le cou un clou aussi gros qu'un œuf de dinde.
 (Une autre pause).
 — Le docteur dit que mon père ne pourra pas travailler avant un mois.
 — Et le docteur (avec orgueil) il dit que mon père à moi pourra en mourir.

Dans le club des menteurs :
 X... conte une histoire si invraisemblable que tout son auditoire proteste de la manière la plus énergique.
 — Vous ne me croyez pas, fit X... Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que c'est vrai. C'est arrivé il y a six ans le 31 novembre. Ces dernières paroles furent accueillies par des éclats de rires homériques.
 — Bon, dit quelqu'un, ce n'est donc pas vrai, parce que novembre n'a que trente jours.
 — Eh bien, cette année-là il avait trente et un jours, voilà.

Un individu à la mine cadavérique entre dans le bureau privé d'un marchand de la rue Saint-Paul et lui présente une carte sur laquelle sont écrits les mots suivants : " Je suis sourd et muet, achetez, s'il vous plaît, un paquet d'allumettes." Le marchand hocha la tête et le colporteur fit mine de se retirer. La misère empreinte sur les traits du malheureux toucha le cœur de l'homme d'affaires, qui instinctivement le rappela :
 — Arrêtez, arrêtez, j'achèterai une boîte.
 Le sourd et muet ne répondit pas. Pas si bête, lui. C'était un artiste dans son genre particulier. Il repassa dans le cours de l'après-midi et vendit au marchand repentant deux douzaines de paquets.

Un acte d'imprévoyance.
 L'honorable M. McShane vient d'entrer sa provision de charbon pour l'hiver dans sa résidence de Québec.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huîtres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

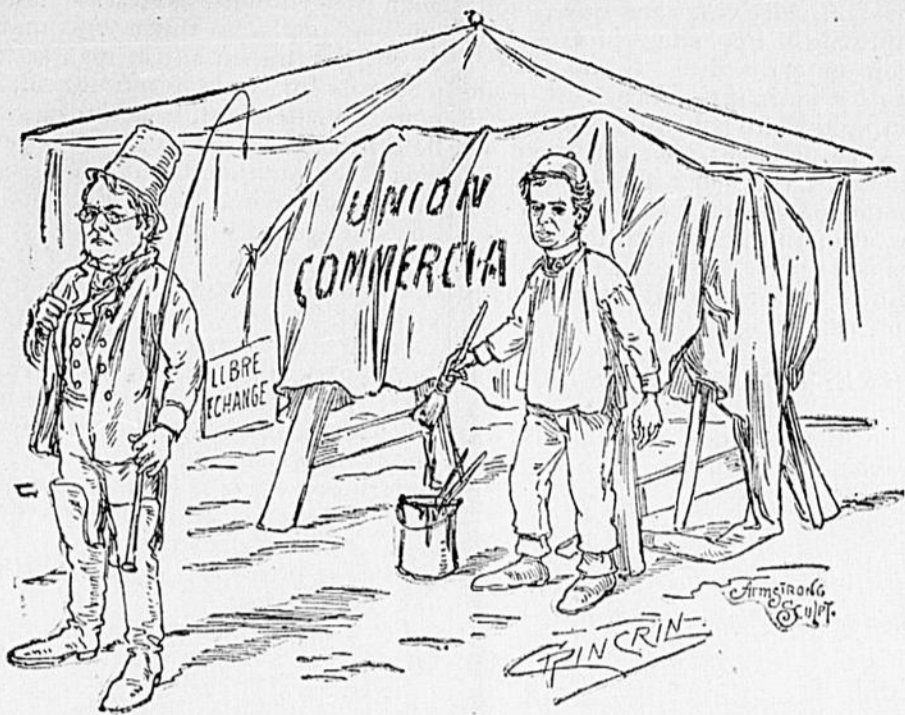
Wilfrid Théoret,
 Propriétaire.
 No. 94 rue St-Laurent.

Le professeur.—Maintenant, Baptiste, je suppose que ton papa a un revenu de cinq mille piastres par année dans son commerce. Il dépense deux mille piastres pour habiller ta maman ; cinquante piastres pour son propre habillement et mille piastres pour les dépenses de la maison. Combien aura-t-il à la fin de l'année ?
 Baptiste, (après avoir longtemps réfléchi) — Onze mille piastres.
 Le professeur.—Onze mille piastres ! Tu ne parais pas savoir ton arithmétique.
 Baptiste.—Eh bien ! moi, je connais pas. C'est un échevin à l'hôtel de ville ! Je vous garantis qu'il est bien content de voir finir l'enquête des boodlers.

On vient d'inventer aux Etats-Unis des chapeaux avec des casiers à l'intérieur pour les messieurs qui y portent leur bureau.
 L'enseigne d'un *Tonneau Rouge* au No. 88 de la rue St-Laurent, sert à indiquer au public l'endroit où le connaisseur en vins fins et en liqueurs les plus pures trouvera toujours satisfaction. Ce restaurant acquiert sa popularité par l'excellence de ses boissons et de ses cigares. Le client y est toujours accueilli avec urbanité par des commis d'expérience dans la préparation des *mixed drinks*.

JOS. GAUTHIER & CIE,
 Propriétaire.

La mère de Tommy le surprend mangeant des pommettes à bouche que veux-tu.
 — Est-ce des pommettes pour les confitures que tu manges là ?
 — Oui, maman.
 — Ne sais-tu pas que c'est dangereux d'en manger avec l'estomac vide avant le déjeuner ?
 — Je ne les mange pas avec un estomac vide, j'en ai déjà avalé une pinte avant de manger celles-là.



LA PEAU DU JUMBO DES ROUGES

LAURIER. Je l'ai assez bien badigeonnée. Je lui donne un autre nom et on attrapera les habitants.
 BLAKE. Le peuple n'est pas aussi habitant que tu le penses. Notre chien est mort pour ressusciter notre Jumbo.

En face du palais de justice de Montréal.
 — Qui est ce monsieur sur l'autre côté de la rue ?
 — Quoi ! vous ne le connaissez pas. C'est l'homme dont on a tant entendu parler. Mais chaque enfant sur la rue le connaît. Tiens, sapsristi ! comment s'appelle-t-il. Je ne m'en rappelle plus moi-même.

Entendu sur le Broadway à New York.
 — La ville de New York paie plusieurs centaines de piastres par semaine pour garder le boodler Sharps dans la prison de Ludlow.
 — Oui, mais il en coûte beaucoup plus que cela à la ville lorsqu'il est en dehors.

Après six mois de mariage.
 Elle.—Pourquoi ne parais-tu pas aussi heureux, Georges ? Ne sais-tu pas que maintenant nous ne formons plus qu'un ?
 Lui.—Oui, j'ai entendu dire ça il y a quelque temps, mais quand arrive le jour de payer la pension de la semaine l'hôtelier ne semble pas penser de même.

Entre deux voyageurs sur un chemin de fer.
 — C'est bien curieux, monsieur ; mais il me semble que j'ai eu le plaisir de vous avoir rencontré quelque part avant aujourd'hui.
 — C'est justement ce que je me disais.
 — Ça ne pouvait pas être à Trois-Rivières.
 — Non, je n'y suis jamais allé.
 — Ni moi non plus.

Il y a quelques années deux plaideurs en cour de circuit se disputaient la propriété d'un perroquet à la langue assez bien déliée. Nombre de témoins furent entendus des deux côtés et vu leur contradiction la preuve resta vague.

Le président du tribunal pour terminer le litige s'avisait de faire apporter en cour le perroquet en question.

— Voyons, dit-il au demandeur, vous dites que votre perroquet parle.
 — Oui, votre honneur, il parle très distinctement.

— Quelle langue parle-t-il ?
 — Il parle le français.

Ecoutez un peu. Je vais le faire parler. Bien qu'est-ce que je vous disais ? Il vient de dire "Crâqueurse." Jugement en faveur du demandeur.

LES BAINS DE SANG HUMAIN

De tout temps les hommes ont redouté la vieillesse, et les femmes surtout ont cherché à rester jeunes à tout prix. Aujourd'hui, elles emploient des moyens hygiéniques, parmi lesquels le bain froid quotidien, qui produit des effets vraiment merveilleux chez les femmes du Nord ; ou bien elles se contentent d'une jeunesse artificielle, dont la couturière et le chimiste sont les principaux sorciers.

Dans l'antiquité, il existait de différents secrets qui, encore au moyen âge, étaient en la possession des médecins juifs et arabes. Quelques traités des XVe, XVIe et XVIIe siècles sont parvenus jusqu'à nous et révèlent quelques-uns de ces mystères. On a

recommande, entre autres moyens, des ingrédients qui servent aujourd'hui aux romans naturalistes. Le fouet y joue aussi un grand rôle. Dans un de ces traités, on recommande l'haleine des jeunes filles, et, dans un autre, le lait de noarrice. Une vertu mystérieuse fut toujours attribuée au sang humain.

Hartmann van der Aue raconte l'histoire d'un chevalier qui, devenu lépreux, quitta son château et trouva un asile chez de pauvres paysans. Un médecin célèbre de Bologne lui ayant donné le conseil de se baigner dans du sang humain, la fille du paysan, devenue amoureuse de son seigneur, se décida à se sacrifier pour lui. Le chevalier partit avec elle pour Bologne ; mais au moment où la pauvre créature attendait la mort, il fut pris pour elle d'une telle pitié qu'il renonça à sa guérison. Pendant le retour il fut guéri comme par miracle ; et, arrivé chez lui, il épousa la paysanne dévouée.

Le bain dans le sang humain était aussi le plus puissant moyen de rajeunissement des temps anciens, le grand secret des médecins et des soi-disant sorcières. Plusieurs exemples nous en ont été transmis par l'histoire.

La belle Russe Roxelane, qui, d'esclave du sultan Soliman, était devenue sa légitime épouse, fut prise de désespoir lorsqu'elle découvrit la première ride sur son beau front. Elle pensait que c'en serait fait bientôt de la puissance despotique qu'elle exerçait sur le sultan et tout l'empire. Un médecin arabe lui ayant conseillé de prendre des bains de sang humain, la sultane fit tuer de temps en temps des esclaves et fit couler sur elle le sang chaud de ses victimes ; c'est grâce à ce moyen qu'elle conserva à quarante ans tout le charme et la fraîcheur de la jeunesse.

La reine Barbara, épouse de Sigismund, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, celui qui fit brûler à Constance le réformateur Jean Huss, recourut au même procédé. Elle choisissait successivement un de ses pages, puis le sacrifiait, et, la nuit, lorsque la lune était dans son plein, elle se baignait dans le sang du malheureux.

En fait de monstres du même genre, on cite aussi la comtesse hongroise Elisabeth Nadasy. Elle se baignait dans le sang virginal de belles filles qu'elle prenait à son service et réussit ainsi à rester jeune et belle jusqu'à cinquante ans. Lorsque ses crimes furent découverts, le palatin (lieutenant du roi) l'emprisonna et instruisit son procès. Elle fut condamnée et finit ses jours dans un cachot. Dans ces temps féodaux, sa haute position la sauva du glaive du bourreau. Le dossier de son procès existe encore ; il est conservé dans les archives de Budapest.

Cagliostro possédait aussi, à ce qu'on prétend, le secret d'une jeunesse éternelle ; mais ce n'était certainement pas plus sérieux que la pierre philosophale qu'il avait soi-disant découverte.

Proverbe travesti :

Un brigand, dont le nom tout seul faisait frémir, se fit pincer un jour par nos braves gendarmes, Garrotté bel et bien, il dit, fondant en larmes : Ous qu'y a de la chaîne, y a pas de plaisir !

VARIETES

Après la pluie, Champoireau ferme son parapluie, mais bientôt cet ustensile ruisselant le gêne dans sa marche.
 — Ah ! dit-il à sa femme, j'aimerais mieux qu'il plût, au moins je pourrais le tenir ouvert et il sécherait !

M. X. fait la cour à une riche veuve.
 — Madame, lui a-t-il dit en lui offrant un bouquet, vous embellissez tous les jours.
 — Oh ! vous exagérez, fit la veuve en mimant.
 — Eh bien ! repartit X... mettons tous les deux jours !

X..., un gros industriel, très sot, très commun et très prétentieux, a été décoré de la Légion d'honneur, sans le concours de Mme Limouzin.
 — Ah ! s'est écriée Mme X..., comme le ministre a bien fait d'accorder cette distinction à mon mari ! C'est la seule qu'il aura jamais.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

Fragment de dialogue conjugal :
 — Avez-vous lu, dans le journal, mon ami, qu'il suffit, pour calmer les flots irrités, de verser de l'huile dans la mer ?
 — Oui, ma chère, et je te prie d'avoir toujours quelques bidons d'huile à la maison. Je veux faire une expérience sur ta mère, qui est souvent orageuse.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmima, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

Une solution d'enfant dans un catéchisme.
 — Pourquoi dans le *Pater*, demande-t-on le pain de chaque jour et non le pain de toute la vie ?

Silence général. La petite troupe enfantine se plonge dans une réflexion profonde.

Tout à coup, un petit blondin se lève.

— Eh bien ! le sais-tu, toi ? lui dit le prêtre.

— Oui, monsieur : le bon Dieu ne nous donne pas le pain de toute la vie, parce qu'alors il serait trop dur.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

VI

Arrivée de la femelle. — Terrible combat.

Le Rendez-vous des Lapins.

Le premier mouvement de Tartarin à l'aspect de sa malheureuse victime fut un mouvement de dépit. Il y a si loin en effet d'un lion à un bourriquot !... Son second mouvement fut tout à la pitié. Le pauvre bourriquot était si joli, il avait l'air si bon ! La peau de ses flancs, encore chaude, allait et venait comme une vague. Tartarin s'agenouilla, et du bout de sa ceinture algérienne essaya d'étancher le sang de la malheureuse bête ; et ce grand homme soignant ce petit âne, c'était tout ce que vous pouvez imaginer de plus touchant.

Au contact soyeux de la ceinture, gourriquot, qui avait encore pour deux liards de vie, ouvrit son grand œil gris, remua deux ou trois fois ses longues oreilles comme pour dire : "Merci !... merci !..." Puis une dernière convulsion l'agita de tête en queue et il ne bougea plus.

"Noiraud ! Noiraud !" cria tout à coup une voix étranglée par l'angoisse. En même temps dans un taillis voisin les branches remuèrent. Tartarin n'eut que le temps de se relever et de se mettre en garde... C'était la femelle !

Elle arriva, terrible et rugissante, sous les traits d'une vieille Alsacienne en marmotte, armée d'un grand parapluie rouge et réclamant son âne à tous les échos de Mustapha. Certes il aurait mieux valu pour Tartarin avoir affaire à une lionne en furie qu'à cette méchante vieille... Vainement le malheureux essaya de lui faire entendre comment la chose s'était passée ; qu'il avait pris Noiraud pour un lion... La vieille crut qu'on voulait se moquer d'elle, et poussant d'énergiques "tarteife" tomba sur le héros à coups de parapluie. Tartarin un peu confus, se défendait de son mieux, paraît les coups avec sa carabine, suait, soufflait, bondissait, criait : — "Mais Madame... mais Madame..."

Va te promener ! Madame était sourde, et sa vigueur le prouvait bien. Heureusement un troisième personnage arriva sur le champ de bataille. C'était le mari de l'Alsacienne, Alsacien lui-même et cabaretier, de plus, fort bon comptable. Quand il vit à qui il avait affaire, et que l'assassin ne demandait qu'à payer le prix de la victime, il désarma son épouse et l'on s'entendit.

Tartarin donna deux cents francs ; l'âne en valait bien dix. C'est le prix courant des bourriquots sur les marchés arabes. Puis on enterra le pauvre Noiraud au pied d'un figuier, et l'Alsacien, mis en bonne humeur par la couleur des douros tarasconnais, invita le héros à venir rompre une croûte à son cabaret, qui se trouvait à quelques pas de là, sur le bord de la grande route.

Les chasseurs algériens venaient y déjeuner tous les dimanches, car la plaine était giboyeuse et à deux lieues autour de la ville il n'y avait pas de meilleur endroit pour les lapins.

"Et les lions ?" demanda Tartarin.

L'Alsacien le regarda, très étonné : "Les lions ?"

— Oui... les lions... en voyez-vous quelquefois ? reprit le pauvre homme avec un peu moins d'assurance.

Le cabaretier éclata de rire :

"Ah ! ben ! merci... Des lions... pour quoi faire ?..."

— Il n'y en a donc pas en Algérie ?...

— Ma foi ! je n'en ai jamais vu... Et pourtant voilà vingt ans que j'habite la province. Cependant je crois bien avoir entendu dire... Il me semble que les journaux... Mais c'est beaucoup plus loin, là-bas, dans le Sud..."

A ce moment, ils arrivaient au cabaret. Un cabaret de banlieue, comme on en voit à Vanves ou à Pantin, avec un rameau tout fané au-dessus de la porte, des queues de billard peintes sur les murs et cette enseigne inoffensive :

AU RENDEZ-VOUS DES LAPINS.

Le Rendez-vous des Lapins !... O Bravida, quel souvenir !

VII

Histoire d'un omnibus, d'une Mauresque et d'un chapelet de fleurs de jasmin.

Cette première aventure aurait eu de quoi décourager bien des gens ; mais les hommes trempés comme Tartarin ne se laissent pas facilement abattre.

"Les lions sont dans le Sud," pensa le héros ; "eh bien ! j'irai dans le Sud."

Et dès qu'il eut avalé son dernier morceau, il se leva, remercia son hôte, embrassa la vieille sans rancune, versa une dernière larme sur l'infortuné Noiraud, et retourna bien vite à Alger avec la ferme intention de boucler ses malles et de partir le jour même pour le Sud.

Malheureusement la grande route de Mustapha semblait s'être allongé depuis la veille : il faisait un soleil, une poussière ! La tente-abri était d'un lourd !... Tartarin ne se sentit pas le courage d'aller à pied jusqu'à la ville, et le premier omnibus qui passa il fit signe et monta dedans...

Ah ! pauvre Tartarin de Tarascon ! Combien il aurait mieux fait pour son nom, pour sa gloire, de ne pas entrer dans cette fatale guimbarde et de continuer pédestrement sa route, au risque de tomber asphyxié sous le poids de l'atmosphère, de la tente-abri et de ses lourds fusils rayés à doubles canons...

Tartarin était monté, l'omnibus fut complet. Il y avait au fond, le nez dans son bréviaire, un vicaire d'Alger à grande barbe noire. En face un jeune marchand maure, qui fumait de grosses cigarettes. Puis, un matelot maltais, et quatre ou cinq Mauresques masquées de linges blancs, et dont on ne pouvait voir que les yeux. Ces dames venaient de faire leurs dévotions au cimetière d'Abd-el-Kader ; mais cette visite funèbre ne semblait pas les avoir attristées. On les entendait rire et jacasser entre elles sous leurs masques, en croquant des pâtisseries.

Tartarin crut s'apercevoir qu'elles le regardaient beaucoup. Une surtout, celle qui était assise en face de lui, avait planté son regard dans le sien, et ne le retira pas de toute la route. Quoique la dame fût voilée, la vivacité de ce grand œil noir allongé par le k'hol, un poignet délicieux et fin chargé de bracelets d'or qu'on entrevoyait de temps en temps entre les voiles, tout le son de la voix, les mouvements gracieux, presque enfantins de la tête, disait qu'il y avait là-dessous quelque chose de jeune, de joli, d'adorable... Le malheureux Tartarin ne savait où se fourrer. La caresse muette de ces beaux yeux d'Orient le troublait, l'agitait, le faisait mourir ; il avait chaud, il avait froid...

Pour l'achever, la pantoufle de la dame s'en mêla : sur ses grosses bottes de chasse, il la sentait courir, cette mignonne pantoufle, courir et frétiller comme une petite souris rouge... Que faire ? Répondre à ce regard, à cette pression ! Oui, mais les conséquences... Une intrigue d'amour en Orient, c'est quelque chose de terrible !... Et avec son imagination romanesque et méridionale, le brave Taras-

connais se voyait déjà tombant aux mains des eunuques, décapité, mieux que cela peut-être, cousu dans un sac de cuir, et roulant sur la mer, sa tête à côté de lui. Cela le refroidissait un peu... En attendant, la petite pantoufle continuait son manège, et les yeux d'en face s'ouvraient tout grands vers lui comme deux fleurs de velours noir, en ayant l'air de dire :

— Cueille-nous !...

L'omnibus s'arrêta. On était sur la place du Théâtre, à l'entrée de la rue Bab-Azoun. Une à une, empêtrées dans leurs grands pantalons et serrant leurs voiles contre elles avec une grâce sauvage, les Mauresques descendirent. La voisine de Tartarin se leva la dernière, et en se levant son visage passa si près de celui du héros qu'il l'effleura de son haleine, un vrai bouquet de jeunesse, de jasmin, de musc et de pâtisserie.

Le Tarasconnais n'y résista pas. Ivre d'amour et prêt à tout, il s'élança derrière la Mauresque... Au bruit de ses buffleteries, elle se retourna, et mit un doigt sur son masque comme pour dire "chut" et vivement, de l'autre main, elle lui jeta un petit chapelet parfumé, fait avec des fleurs de jasmin. Tartarin de Tarascon se baissa pour le ramasser ; mais, comme notre héros était un peu lourd et très chargé d'armures, l'opération fut assez longue...

Quand il se releva, le chapelet de jasmin sur son cœur, — la Mauresque avait disparu.

VIII

Lions de l'Atlas, dormez !

Lions de l'Atlas, dormez ! Dormez tranquilles au fond de vos retraites, dans les aloès et les cactus sauvages... De quelques jours encore, Tartarin de Tarascon ne vous massacrera point. Pour le moment, tout son attirail de guerre, — caisses d'armes, pharmacie, tente-abri, conserves alimentaires, — repose paisiblement emballé, à l'hôtel d'Europe, dans un coin de la chambre 36.

Dormez sans peur, grands lions roux ! Le Tarasconnais cherche sa Mauresque. Depuis l'histoire de l'omnibus, le malheureux croit sentir perpétuellement sur son pied, sur son vaste pied de trappeur, les frétillements de la petite souris rouge ; et la brise de mer, en effleurant ses lèvres, se parfume toujours — quoi qu'il fasse — d'une amoureuse odeur de pâtisserie et d'anis.

Il lui faut sa Maugrabine !

Mais ce n'est pas une mince affaire ! Retrouver dans une ville de cent milles âmes une personne dont on ne connaît que l'haleine, les pantoufles et la couleur des yeux ; il n'y a qu'un Tarasconnais, fêru d'amour, capable de tenter une pareille aventure.

Le terrible c'est que, sous leurs grands masques blancs, toutes les Mauresques se ressemblent ; puis ces dames ne sortent guère, et, quand on veut en voir, il faut monter dans la ville haute, la ville arabe, la ville des Teurs.

Un vrai coupe-gorge, cette ville haute. De petites ruelles noires très étroites, grimpant à pic entre deux rangées de maisons mystérieuses dont les toitures se rejoignent et font tunnel. Des portes basses, des fenêtres toutes petites, muettes, tristes, grillagées. Et puis, de droite et de gauche, un tas d'échoppes très sombres où les Teurs farouches à têtes de forbans — yeux blancs et dents brillantes — fument de longues pipes, et se parlent à voix basse comme pour concerter de mauvais coups...

Dire que notre Tartarin traversait sans émotion cette cité formidable, ce serait mentir. Il était au contraire très ému, et dans ces ruelles obscures dont son gros ventre tenait toute la largeur, le brave homme n'avancait qu'avec la plus grande précaution, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente d'un revolver. Tout à fait comme

à Tarascon, en allant au cercle. A chaque instant il s'attendait à recevoir sur le dos toute une dégringolade d'eunuques et de janissaires, mais le désir de revoir sa dame lui donnait une audace et une force de géant.

Huit jours durant, l'intrépide Tartarin ne quitta pas la ville haute. Tantôt on le voyait faire le pied de grue devant les bains maures, attendant l'heure où ces dames sortent par bandes, frissonnantes et sentant le bain ; tantôt il apparaissait accroupi à la porte des mosquées, suant et soufflant pour quitter ses grosses bottes avant d'entrer dans le sanctuaire...

Parfois, à la tombée de la nuit, quand il s'en revenait navré de n'avoir rien découvert, pas plus au bain qu'à la mosquée, le Tarasconnais, en passant devant les maisons mauresques, entendait des chants monotones, des sons étouffés de guitare, des roulements de tambours de basque, et des petits rires de femme qui lui faisaient battre le cœur.

"Elle est peut-être là !" se disait-il.

Alors si la rue était déserte, il s'approchait d'une de ces maisons, levait le lourd marteau de la poterne basse, et frappait timidement... Aussitôt les chants, les rires cessaient. On n'entendait plus derrière la muraille que de petits chuchotements vagues, comme dans une volière endormie.

"Tenons-nous bien !" pensait le héros... "Il va m'arriver quelque chose !"

Ce qui lui arrivait le plus souvent, c'était une grande potée d'eau froide sur la tête, ou bien des peaux d'oranges et de figues de Barbarie... Jamais rien de plus grave...

Lions de l'Atlas, dormez !

(A continuer.)

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 16 Novembre '87

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.